

Poésie urbaine : Chaplin contre Nelligan

Hélène Matte

Numéro 114, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69183ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Matte, H. (2013). Poésie urbaine : Chaplin contre Nelligan. *Inter*, (114), 82–82.

POÉSIE URBAINE : CHAPLIN CONTRE NELLIGAN

► HÉLÈNE MATTE

Le monde entier le sait, la moitié des Québécois le nient : Québec a eu son Mai 68 en 2012, nommé « Crise étudiante » ou « Printemps érable ». Pareille révolution ne passe pas sans laisser quelques traces et, bien que médias et manifestants se soient assagis depuis les élections et le changement de gouvernement qui s'ensuivit, il nous est donné d'apercevoir encore dans les rues des villes quelques vestiges des événements. Québec n'y échappe pas et, plus que d'ordinaire, certaines poésies visuelles, sous formes d'affiches et de graffitis, distraient ses piétons.

Outre les carrés rouges qui ponctuent les trottoirs de la haute jusqu'à la basse ville, quelques phrases sur la chaussée interpellent les passants. Elles sont peintes au pochoir (« Le vent de droite me pue au nez », rue Crémazie Ouest), habilement manuscrites (« Une jeunesse soucieuse assise sur un monde en ruine », rue Salaberry) ou inscrites dans l'urgence (les nombreux « NOUS » tout aussi épars qu'évocateurs). Les murs également nous font signe par l'écrit (« Ceux qui s'éveillent sont le cauchemar de ceux qui dorment encore », rue Sainte-Claire) ; « Étudiants – sexy – en colère », rue Deligny ; « Après le pain, l'éducation est le premier besoin d'un peuple », rue Saint-Jean, en face de l'école primaire) ou le dessin (un portrait de l'ex-premier ministre Jean Charest, dont l'arrogance est représentée par le doigt d'honneur qu'il élève).

Bien entendu, beaucoup de traces ont disparu. C'est le cas des litres et des litres de peinture rouge déversée sur la côte d'Abraham lors d'une nuit d'avril 2012 et des graffitis « Dictature », « Révez bordel » et « Je pense donc je suis paix » pour lesquels trois jeunes ont été arrêtés à la même période¹. Par contre, de nouvelles interventions surgissent.



Une d'entre elles m'a laissée particulièrement perplexe. Peut-être parce qu'elle montre de manière ostentatoire une relation à la poésie, peut-être parce que son énonciation politique est indirecte, le besoin d'en fouiller le sens s'est présenté à moi. À l'automne 2012, les alentours de la rue Saint-Jean sont placardés : des affiches en noir et blanc présentent la figure emblématique du poète Émile Nelligan accompagnée d'un avis. Nous croyons lire « RECHERCHÉ », comme sur ces prospectus du Far West diffusant les portraits des fugitifs, mais il semble que ce soit plutôt nous qui sommes « trouvés ». Nous sommes avertis : « Nelligan VOUS observe. » Ce vous n'a-t-il pas quelque chose d'inquisiteur et d'inquiétant, d'autant plus que le visage imprimé, moitié triste moitié circonspect, porte son regard ailleurs, au loin, peut-être vers le passé d'où il vient et retourne ? Le poète est mort tragiquement en 1941 à l'âge de 62 ans, à l'asile de Saint-Jean-de-Dieu, après 42 ans d'internat. Donc, celui qui nous observe, c'est le fantôme du poète avec ses ombres. « Nelligan VOUS observe » ressemble à une admonestation ou même à une accusation. Le passé nous observe, oui. Nous avons refoulé l'intransigeance de ses institutions : voilà qu'elles refont surface. Serions-nous coupables aujourd'hui, socialement, collectivement, des mêmes crimes sordides ? Mettons-nous la poésie, mettons-nous la différence sous les verrous ? Cette intervention urbaine, par la figure de notre poète-martyr national, rappelle certes le passé, mais elle relate également sa lourdeur judéo-chrétienne et la culpabilité qui la fonde. Aussi, elle nous permet d'évaluer à quel point nous en sommes ou non libérés : « Ah ! que le temps a tempêté / Ma vitrine est en éclat / Ah ! l'espoir que j'ai, que nous avons... / Nous les givrés »...

Une autre intervention se trouve sous les traits d'un graffiti qui mérite mention, d'autant plus qu'il présente une figure de désaliénation plutôt que la personnification d'un pathos érigé en culture. Sur le mur de la coopérative Méduse, dans l'escalier de la Chapelle reliant la côte d'Abraham à la rue Saint-Vallier, un grand dessin fait au pochoir montre Charlie Chaplin qui arbore le masque des sympathisants du groupe de cyberpirates Anonymous. Quelques mots accompagnent aussi l'image : « Les temps modernes ». Il s'agit du titre du dernier film muet de l'histoire du cinéma, un des plus célèbres longs métrages réalisés par Chaplin. Vivant aujourd'hui, ce dernier aurait-il été un hacker ? Il a du moins investi le média de masse de son époque, critiquant la société de consommation et du travail à la chaîne, les salaires de crève-la-faim, la dictature et le fascisme. Des thèmes qui s'avèrent encore d'actualité². Si Chaplin a joué le personnage d'un clochard gauche et asocial, c'est qu'en dehors de la fiction, il avait l'occasion de sortir de la dèche et de l'isolement malgré

les affres de la maladie mentale qui tenaillait sa mère. C'est une chance et un humour que Nelligan, à la même époque, n'a pas eus. Dire « Nelligan vous observe », c'est dire qu'il nous regarde, qu'il nous concerne. Si nous choisissons sa poésie – sa folie et son sentimentalisme –, ce n'est pas en tant que victime mais, comme Chaplin, contre la réclusion sociale et l'aliénation institutionnalisée.

Par ailleurs, en novembre 2011, des lettres de près de dix mètres de hauteur sur quatre de largeur ont occupé la façade est du Grand Théâtre de Québec, formant le mot LIBERTÉ³. Le simulacre de graffiti était peint à la gouache et aisément nettoyable une fois passé l'effet médiatique escompté. Œuvre du duo d'artistes Doyon-Rivest – dont la plaisante ironie est une marque de commerce –, elle avait été commandée pour le 40^e anniversaire de l'institution. N'y a-t-il pas finalement plus de poésie – c'est-à-dire plus de puissance d'affranchissement – dans l'illégalité d'inscriptions tracées au hasard des rues que dans le déploiement de ce mot, *liberté*, gigantesquement balisé ? ◀



Photos : Hélène Matte.

Notes

- 1 Cf. Olivier Parent, *Graffitis au collège Garneau* : trois jeunes arrêtés [en ligne], La Presse, 15 avril 2012, réf. du 16 novembre 2012, www.lapresse.ca/le-soleil/actualites/justice-et-faits-divers/201204/15/01-4515495-graffitis-au-college-garneau-trois-jeunes-arretes.php.
- 2 Cf. Thomas Dussert, *Le gouvernement de la discorde* [en ligne], Profs contre la hausse, 13 avril 2012, réf. du 16 novembre 2012, www.profscontrelahausse.org/billets/le-gouvernement-de-la-discorde.
- 3 Cf. Marc-André Gagnon, *Œuvre artistique : graffiti format géant sur le Grand Théâtre de Québec* [en ligne], TVA Nouvelles, 14 novembre 2011, réf. du 16 novembre 2012, www.tvanouvelles.ca/lcn/artspectacles/general/archives/2011/11/20111114-140921.html.